



De gauche à droite : Valentine Gay, Emmanuel Davidenkoff,
Sylvie Dodeller, Xavier-Laurent Petit © C. R.

Directeur de la rédaction du magazine *L'Étudiant*, **EMMANUEL DAVIDENKOFF** est également chroniqueur sur France Info et producteur sur France Musique. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages portant sur l'éducation.

VALENTINE GAY est directrice de la collection « Médium documents » à *L'École des loisirs*.

De sa vocation de journaliste, **SYLVIE DODELLER** conserve une inaltérable curiosité pour les choses nouvelles. Insatiable arpenteuse des rues du vieux Paris, dévoreuse de romans historiques et de biographies, elle allie, dans son écriture, la rigueur de l'enquête livresque au travail de terrain. Soucieuse d'offrir à ses jeunes lecteurs le mode d'emploi d'une époque révolue, elle multiplie les allers-retours dans le temps et parvient à nous rendre Molière

aussi familier qu'un vieux copain de collègue. Elle a publié deux titres dans la collection « Médium documents », l'un consacré à Molière, l'autre à Léonard de Vinci.

XAVIER-LAURENT PETIT est né en 1956. Après des études de philosophie, il devient instituteur, puis directeur d'école, mais reste avant tout un passionné de lecture. Une passion qui le conduit à franchir le pas de l'écriture en 1994, avec deux romans policiers publiés chez Critérim. Il entre à *L'École des loisirs* avec *Colorbelle-ébène* (réédité sous le titre *Ma tête à moi* en 2011), qui obtient le prix Sorcières en 1996. Suivent d'autres romans pour la jeunesse, le plus souvent ancrés dans l'actualité. Il prépare actuellement un ouvrage sur les compagnons du Devoir, à paraître dans la collection « Médium documents ».

Questions et réflexions de bibliothécaires



■ *Les ados s'adressent à nous parce qu'ils cherchent une réponse exacte, précise, à une question posée par leurs professeurs dans le cadre d'un exposé ou d'un devoir. Et, que ce soit sur Internet ou dans un livre, ils ont du mal à trouver l'information par eux-mêmes.*

■ *En termes de politique d'acquisition, nous nous tournons de moins en moins vers les livres documentaires, qui tendent à disparaître au profit de l'offre numérique. Le documentaire sur support papier a-t-il encore une pertinence ?*

■ *Le documentaire pour adolescents ne serait-il pas une vieille lubie de bibliothécaire ? Ne serait-il pas plus judicieux d'amener les ados vers des romans ayant une portée documentaire, comme *Mon Petit Cœur imbécile* ou *L'Attrape-rêves*, de Xavier-Laurent Petit ? Le documentaire adolescent ne passerait-il pas, tout simplement, par la littérature adolescente ?*

■ *Je travaille dans une bibliothèque pour enfants sourds et dysphasiques, et 85% de mes usagers sont des non-lecteurs. Les romans les effraient, alors que, grâce aux images, ils osent « picorer » dans les documentaires.*

■ *Les jeunes préfèrent parfois les livres documentaires à Internet : ils ont moins l'impression de s'y « noyer ».*

« Ce qui compte, c'est d'abord une bonne histoire »

EMMANUEL DAVIDENKOFF. – *Quelle est la réponse de « Médium documents » à ces problématiques : concurrence d'Internet, prescription scolaire, accès à une information précise, etc. ?*

VALENTINE GAY. – Il est vrai que le mot « document » peut être un peu rébarbatif, voire effrayant. Ce qui nous importe avant tout, dans cette collection, même si son intitulé comporte le mot « documents », c'est de raconter de bonnes histoires et de faire partager des expériences à nos lecteurs.

Chaque livre que nous publions raconte une histoire, généralement celle d'un individu qui a l'ambition de réaliser quelque chose, mais qui se trouve confronté à des réalités économiques, historiques, etc. Ce qui nous semble intéressant – et c'est la raison pour laquelle nous appelons ces livres des *documents* –, c'est de montrer comment il s'y prend pour faire aboutir son projet.

Or les adolescents, qui sont le public auquel nous nous adressons, même s'il est vrai que certains titres peuvent intéresser les adultes, se posent des questions très concrètes sur leur avenir. Et nous espérons, avec ces livres, contribuer à leur fournir quelques clés et quelques réponses.



Steve Wozniak présentant un circuit imprimé de l'Apple I encadré par son ami Dan Sokol pour son trentième anniversaire

© Extrait du cahier photos d'iWoz,
« Médium documents », L'École des loisirs

Nous venons, par exemple, de publier *iWoz*, l'autobiographie de Steve Wozniak, cofondateur d'Apple. Il est passionnant de voir comment l'homme qui a initié une révolution que nous vivons tous quotidiennement, avec nos mobiles et nos ordinateurs, a commencé à seize ou dix-sept ans dans un garage, en bricolant des composants électroniques. Comment il a réussi, à force de patience et de courage, à inventer une chose en laquelle personne ne croyait !

C'est une *success story*, et ce n'est pas un hasard : on assiste au même phénomène avec Gutenberg. Il a eu une idée, une idée compliquée à mettre en œuvre. Il lui a fallu du cran et de la persévérance pour surmonter les difficultés et résister à tous ceux



Valentine Gay,
Emmanuel Davidenkoff © C. R.

qui lui disaient qu'il n'y arriverait pas. Et il y est arrivé.

Ce que nous apprennent ces livres, c'est que l'on peut échouer, et échouer souvent, mais qu'avec de la ténacité et de l'originalité, ça peut marcher.

Dans *Les Maîtres du jeu vidéo*, par exemple, David Kushner raconte l'histoire de deux garçons pour qui l'école n'est pas vraiment une priorité, mais qui, un jour, trouvent une activité qui les amuse : ils vont inventer un jeu vidéo. Évidemment, leurs parents sont contre. Pourtant, soudain, les deux gamins sont prêts à passer des nuits entières à travailler...

À travers ces histoires vraies, nous avons l'envie et l'ambition de faire partager des expériences. Car, et nous le constatons tous chaque jour dans

nos échanges, l'expérience est ce qu'il y a de plus intéressant.

EMMANUEL DAVIDENKOFF. — *Vous parlez d'«histoires vraies». N'est-on pas plus près de Truman Capote que de la catégorie « documents » ?*

VALENTINE GAY. — Pour le moment, nous publions beaucoup de traductions. Pourquoi ? Parce que, pour les auteurs américains et anglais que nous choisissons, utiliser des techniques narratives comparables à celles des romanciers pour raconter des histoires vraies constitue un genre en soi, et un genre tout à fait respectable.

Qu'il s'agisse d'un document ou d'une fiction, la seule chose qui importe, c'est que l'histoire soit intéressante.

La seule différence, c'est que, dans cette collection, tout est vrai, vérifié, contrairement aux informations que l'on trouve parfois sur Internet... Dans « Médium documents », des auteurs confirmés, parfois des historiens, nous racontent une histoire *fiable*.

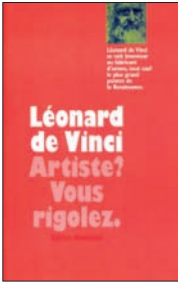
EMMANUEL DAVIDENKOFF. — *Les titres qui paraissent dans cette collection forment souvent des volumes assez épais...*

VALENTINE GAY. — Ce n'est pas un parti pris. Il n'y a pas de format pré-établi. Ce qui compte, c'est d'abord une bonne histoire.

« Regarder derrière la statue scolaire »

EMMANUEL DAVIDENKOFF. – *Sylvie Dodeller, vous êtes l'auteur du Léonard de Vinci et du Molière parus dans cette collection. Comment avez-vous abordé l'écriture de ces ouvrages ? Oubliez-vous votre lecteur pour donner vie à Molière ou à Léonard ? Ou gardez-vous en tête que vous vous adressez à une catégorie particulière de lecteurs ?*

SYLVIE DODELLER. – Je ne perds jamais de vue le lecteur. J'essaie de le harponner et de ne plus le lâcher car je sais que les enfants et les adolescents ont tendance à zapper, à piocher des informations. Je tiens à avoir



un fil rouge – plutôt une ligne de pêche, d'ailleurs –, et à garder mon lecteur au bout de cette ligne, à le garder vif, curieux, intéressé par tout ce qui va lui être raconté.

En cela, bien sûr, les person-nages aident énormément. D'abord parce que ce sont des gens passionnants. Et puis ce sont des monstres



Sylvie Dodeller © C. R.

sacrés, que les adolescents vont tôt ou tard être amenés à croiser, et souvent au collège.

J'ai envie de montrer d'eux autre chose que ce que l'on apprend en classe: leur humanité, l'aventure de leur vie, le jeune homme, l'adolescent que furent Léonard de Vinci ou Molière. Je veux les humaniser, regarder derrière la statue scolaire.

C'est une excellente porte d'entrée pour accéder à l'œuvre. On s'y faufile et, en même temps, on apprend beaucoup.

Si j'ai choisi Molière et Vinci, c'est parce qu'ils sont «transversaux»: Molière couvre tout l'âge classique, il fréquente les artistes, les bourgeois, la

cour du Roi-Soleil... Ce qui me permet de parler du théâtre, de l'art, du Paris de l'époque, de Versailles...

Quant à Léonard de Vinci, il s'intéresse absolument à *tout*. C'est un homme extrêmement moderne dans la mesure où il a gardé, adulte, cette curiosité que possèdent tous les enfants mais qu'ils perdent souvent avec l'âge. Pourtant, elle reste enfouie en eux, quelque part. Notre travail consiste à attiser cette flamme et à la nourrir.

Mais comment ?

Pour Molière, par exemple, je m'adresse à des lecteurs de onze ou douze ans, qui ne sont pas forcément familiers du théâtre. Ils n'ont peut-être jamais vu ni lu de pièces de théâtre et n'ont pas les mêmes références que nous : il s'agit donc de partir de leurs références à eux.

C'est primordial. Il faut se demander ce qu'ils savent, eux, et comment les entraîner, avec leurs propres références, vers autre chose. C'est une manière de les « embarquer » et de créer le lien entre eux et le personnage dont on parle.



Xavier-Laurent Petit © C. R.

Un reportage sur les compagnons du Devoir

EMMANUEL DAVIDENKOFF. — *Xavier-Laurent Petit, en quoi vous servez-vous de votre métier de romancier pour réaliser un document sur les compagnons du Devoir ?*

XAVIER-LAURENT PETIT. — Je suis confronté à quelque chose de nouveau pour moi : un travail de journaliste. Il m'amène à rencontrer des compagnons du Devoir : je les fais parler, je les questionne, j'ai donc à l'heure actuelle des heures et des heures d'enregistrement avec des gens qui me racontent leur passion et le hasard qui a fait que, un jour, ils sont devenus compagnons.

Jusqu'alors, le mot « compagnonnage » évoquait pour moi les bâtisseurs

de cathédrales. Je voyais le compagnonnage comme quelque chose de très ancien et, au vu des techniques d'aujourd'hui, totalement dépassé ; les compagnons étaient des gens qui cherchaient à entretenir un passé.

J'ai donc été frappé de rencontrer, au contraire, des hommes toujours en recherche, toujours à la pointe du progrès – ce qui ne peut qu'intéresser les adolescents.

L'un des compagnons que je vais bientôt interviewer est maréchalferrant. Il travaille sur des chevaux « haut de gamme », qui appartiennent à des émirs arabes, et, parallèlement, met au point un logiciel d'analyse de vidéos des galops de chevaux afin de détecter d'éventuelles malformations des sabots. Il est à la fois l'héritier d'un savoir-faire extrêmement ancien, et un technicien à la pointe du progrès.

La plupart des compagnons que j'ai rencontrés jusqu'ici sont dans cette démarche : ils se sentent à la fois héritiers d'une tradition et, en même temps, se projettent vers l'avenir.

Autre surprise : la plupart du temps, ils n'ont pas choisi de devenir compagnons.

Le directeur de la Maison de l'Outil, à Troyes, une force de la nature, m'a dit : « *Moi, j'étais taillé pour finir en prison. J'ai commencé dans la vie comme une petite frappe : je cognais d'abord, je réfléchissais ensuite.* » Puis un principal de lycée qui s'appelait Jean Gabin – ça ne s'invente pas ! – l'a

poussé à entrer dans un centre de formation du compagnonnage. Lui ne savait même pas ce que cela signifiait. Quant au métier, il ne l'a pas choisi : on lui a dit qu'avec sa carrure il était bon pour être menuisier.

Ils sont nombreux dans ce cas, et c'est le savoir-faire de leurs enseignants comme des artisans chez qui ils ont effectué leur stage, qui les a finalement amenés à se passionner pour leur métier et en a fait de véritables spécialistes.



Agricol Perdiguier dit Avignonnais la Vertu, premier compagnon menuisier du Devoir de Liberté, auteur des Mémoires d'un compagnon (1805-1875)
© Musée du château de Compiègne



Le compagnon intronisé par ses pairs est accompagné à son départ de la ville
© Compagnons du Devoir

Sans compter qu'un compagnon a environ 100% de chances de trouver un emploi, ce qui, à l'heure actuelle, vaut de l'or.

Ces rencontres me placent presque dans la situation inverse de celle qui est la mienne lorsque j'écris un roman. Dans un roman, je mélange la documentation que j'ai glanée çà et là, sans me préoccuper de décrire une réalité. Là, au contraire, je dispose d'un matériau extrêmement réel, avec lequel je vais devoir raconter quelque chose.

EMMANUEL DAVIDENKOFF. — *En vous écoutant, on sent pourtant que votre maréchal-ferrant, par exemple, a déjà basculé du côté du personnage de roman...*

XAVIER-LAURENT PETIT. — C'est vrai. De temps en temps, au fil d'une interview, une phrase ressort, et je me dis : « C'est sûr. Il faudra commencer par là. » Et j'assiste, en effet, à partir d'une personne réelle, à la naissance d'un personnage « romanesque ».

EMMANUEL DAVIDENKOFF. — *Les quarante et unièmes Olympiades des Métiers viennent de se dérouler à Londres, et plus de la moitié des médaillés français étaient des compagnons.*

VALENTINE GAY. — Nous préparons justement un livre qui soulignera la dimension sportive de ces fameuses Olympiades. On y suivra l'équipe de France qui aura remporté des médailles en soudure, en plomberie, en restauration, etc. La collection « Médium documents » permet donc aussi, d'une certaine manière, de faire du reportage.

Dans un autre registre, *Dans la peau d'un chef de gang*, de Sudhir Venkatesh, est également un reportage, qui témoigne d'une sorte de journalisme « à l'ancienne ». Ce titre, écrit par un sociologue, offre un parfait exemple de ce que les Américains appellent la *narrative non-fiction*. Le matériau, l'économie souterraine, est passionnant, et l'auteur parvient jusqu'au bout à tenir son lecteur en haleine.

Questions et réflexions de bibliothécaires

■ *J'avoue avoir dû « m'accrocher » à la lecture de Linux et avoir sauté certains passages très techniques. En même temps, je trouve intéressant de proposer aux adolescents des thématiques en phase avec leur univers, comme dans Les Maîtres du jeu vidéo.*

■ *Cette collection a presque créé un nouveau genre, celui du « roman documentaire ». Elle propose un partage d'expérience. Mais où ranger ces livres ? Avec les documentaires ? Avec les romans ? En 330, avec les « Métiers » ?*

■ *J'ai beaucoup aimé Dans la peau d'un chef de gang. À ne certes pas ranger en 330, avec les « Métiers ». Un très bon titre que je ne cesse de prêter... à des adultes.*

■ *Je travaille à Versailles, où nous avons un gros public de lecteurs adolescents. Cette collection de biographies est très appréciée des jeunes filles, et ce quel qu'en soit le thème. Les histoires vécues les passionnent et, parfois, les font rire, comme le Léonard de Vinci, qui est très amusant.*

Question classement, nous avons réparti les livres dans chaque secteur de la bibliothèque, en fonction du personnage traité.

■ *VÉRONIQUE DELARUE, professeur documentaliste en lycée et coordinatrice de la revue Inter CDI.*

Lorsque j'ai reçu ces livres, j'ai constaté leur qualité et aussi, parfois, leur difficulté pour des élèves qui ont tendance à « copier-coller » dans Google la question posée par l'enseignant et à s'en tenir aux deux premières pages qui tombent sur Internet.



Véronique Delarue

Ce ne sont pas des documentaires qu'ils peuvent utiliser pour trouver immédiatement la réponse précise qu'ils recherchent. En revanche, ils peuvent les exploiter s'ils ont envie de s'informer sur un sujet, de découvrir une histoire ou bien encore dans le cadre d'un Travail personnel encadré.

Ces livres sont souvent prisés par des adolescents qui n'aiment pas lire de la fiction, trop connotée scolairement, et qui « accrochent » mieux aux biographies, aux histoires vraies.

Cette autre approche de la lecture nous permet d'enrichir la variété des titres que nous avons à leur proposer.



« Nous avons besoin d'histoires »

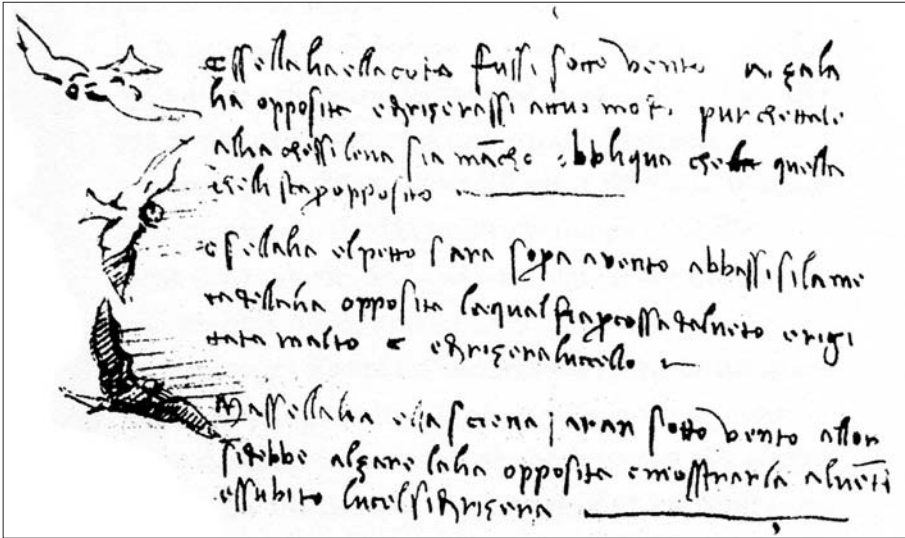
EMMANUEL DAVIDENKOFF. – *Xavier-Laurent Petit, en tant qu'auteur, êtes-vous choqué par l'idée qu'un livre puisse être perçu comme un « outil » susceptible de servir à quelque chose ? Ou est-ce, au contraire, un compliment ?*

XAVIER-LAURENT PETIT. – Je suis persuadé que les livres et les histoires servent à quelque chose. Nous avons besoin d'histoires.

Si nos hommes politiques s'appliquent à donner une dimension narrative à leurs actions, c'est bien parce que le récit permet de mieux faire comprendre certaines choses.

Lorsqu'un récit se base sur une réalité, il ne s'agit pas de *notre* histoire, mais d'une histoire qui *pourrait* être la nôtre. Le fait qu'elle soit racontée par un autre, avec d'autres mots, d'autres points de vue, induit un décalage qui favorise la compréhension.

Tous les lecteurs ont un jour éprouvé l'impression de lire noir sur blanc une émotion sur laquelle ils n'étaient jamais parvenus à mettre de mots. Or pouvoir mettre des mots sur ce que l'on désire, ou ce que l'on cherche à comprendre, est essentiel pour les ados comme pour les adultes.



L'écriture spéculaire de Léonard de Vinci © « Médium documents », L'École des loisirs

**« Léonard de Vinci,
Molière
ou Steve Wozniak,
tous ont eu un jour
quatorze ans »**

EMMANUEL DAVIDENKOFF. – *Quel est le fil conducteur de la collection, ce qui permet de faire le lien entre John Romero et John Carmack, les « maîtres du jeu vidéo », et Gutenberg, Molière ou Léonard de Vinci ?*

VALENTINE GAY. – Le point commun entre Vinci, Molière et Steve Wozniak, c'est que tous ont eu un jour quatorze ans et se sont posé la question du choix, du métier qu'ils allaient exercer, de leur réalisation personnelle.

Les parutions de la rentrée prochaine seront d'ailleurs axées sur les métiers et sur la formation professionnelle : c'est important, intéressant pour les adolescents, et très actuel.

Nous avons publié un certain nombre d'ouvrages liés à l'informatique (*Linux, iWoz, Les Maîtres du jeu vidéo*), car cette discipline, bien que récente, commence à avoir une histoire.

Il nous a également semblé intéressant de nous porter à l'origine du phénomène : ainsi, au printemps 2012, « Médium documents » publiera un livre qui raconte toute l'histoire de l'informatique. Après quoi, nous aurons sans doute à peu près fait le tour du sujet.

Au printemps 2012, sortira aussi un livre sur un petit Malawite dont les



Valentine Gay,
Emmanuel Davidenkoff © C. R.

parents étaient trop pauvres pour l'envoyer à l'école.

Dans la bibliothèque de son village, il ne trouvait que des ouvrages techniques sur la mécanique ou l'électricité. Mais comme il aimait lire, il les a lus quand même. Et... il a fabriqué une éolienne pour fournir de l'électricité à son village.

Nous sommes très heureux de publier un livre d'actualité qui relate une histoire positive sur l'Afrique, et

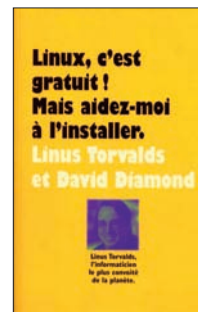
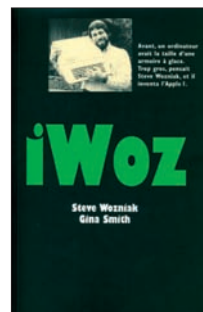
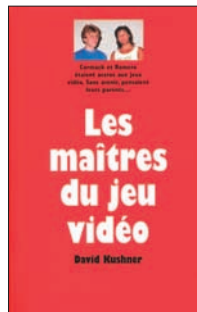
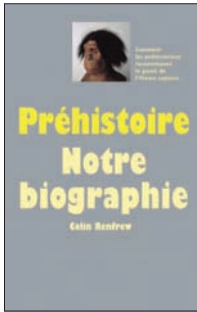
non une histoire d'enfant soldat. À travers l'histoire particulière de ce garçon, on entrevoit ce qui se passe, notamment sur le plan politique, en Afrique. «Médium documents» a aussi pour vocation de publier des textes qui nous ouvrent sur d'autres pays, d'autres cultures.

EMMANUEL DAVIDENKOFF. — On sait que, pour les ados, le témoignage des pairs est décisif. En l'occurrence, les pairs que présente «Médium documents» sont parfois éloignés dans le temps, mais ils sont décrits à ce moment charnière de leur existence qu'est l'adolescence.

C'est pour cette raison que la rédaction de L'Étudiant a eu un coup de cœur pour cette collection : les titres qu'elle propose donnent envie d'avancer dans la vie et montrent qu'un parcours engagé à treize ou quatorze ans peut encore nous porter quarante ans plus tard.



L'École des lettres consacrera l'un de ses prochains dossiers à l'ouvrage de John Man, Gutenberg. Ce numéro spécial proposera une synthèse sur l'histoire du livre et son avenir à l'heure du numérique



Médium
documents
l'école des loisirs
www.ecoledesloisirs.fr

